

— Eh bien ! faites-moi le plaisir de me donner deux cents piastres.

— Bagatelle ! vous ne savez pas ce que c'est que deux cent piastres. Il n'y a pas d'ajustement de femme qui coûte cela, si ce n'est la dentelle, et vous n'en avez que faire.

— Ce n'est pas pour acheter de la dentelle. Donnez-moi ces deux cents piastres : vous me rendrez un véritable service.

— Par Bacchus ! ne dirait-on pas que les piastres poussent comme les pois chiches, et qu'il suffit de se baisser pour en prendre ! J'en ai quelques-unes, il est vrai, mais je les ai gagnées par mon travail, et je ne les donne pas à gnées.

— Ainsi, vous me refusez l'argent dont j'ai besoin ? C'est donc pour cela que l'on m'a fait épouser un homme riche.

La signora lança au marchand de soirées un regard de mépris si accablant, que, malgré sa vanité, il sentit pour un instant qu'il n'était au fond qu'un pauvre sire, et de plus un pince-milles. Tandis qu'il faisait d'utiles réflexions sur ce sujet, Agata prit sa mante et sortit précipitamment de la maison.

Il y avait sur les côtes de la Sicile un embaucheur turc qui venait pour séduire et acheter de belles filles, dont il faisait des esclaves, en leur assurant qu'elles seraient libres dans un temps déterminé. C'était toujours le sérail délicieux d'un bey ou d'un pacha qu'il offrait en perspective, et lorsqu'on arrivait sur l'autre rive de la Méditerranée, des filles enlevées étaient probablement vendues sur le marché aux esclaves. Ces spéculations lucratives sont heureusement fort rares, à cause du contre-poids de la potence. Le hasard et l'appât du gain avaient amené ici un de ces séducteurs mystérieux ; il déguisait son trafic sous le titre de marchand d'ambre et de corail. La police avait les yeux sur lui, et les jeunes filles riaient à ses dépens lorsqu'il traversait la ville avec ses bottes à l'européenne, son carriack jaune et son turban ; mais celles qui étaient belles et pauvres savaient que, sous ses habits délabrés, il portait une ceinture garnie de pièces d'or. Agata courut impétueusement jusqu'au môle, où cet homme se promenait souvent pendant le jour. En arrivant à lui, la toppatelle écarta brusquement sa mante noire pour montrer sa taille.

— Signora très belle, dit le Turc dans son jargon.

— Voulez-vous de moi ?

— Signora, mi pauvre négociante corail.

— Deux cents piastres, et je pars avec vous.

— Grosse somme !

— Pas un carlin de moins.

— Mi partir demani per Tunis.

— Où est votre vaisseau ?

Le Turc étendit son bras vers les écueils où l'on voyait passer entre les cônes de la lave le bout d'un petit mât.

— A quelle heure ? reprit Agata.

— Milieu de nuit.

— Je viendrai. Donnez-moi l'argent.

— Signora, est contraire aux principes : si mi donner et vous pas venir ?

Agata gratifia le mécréant du regard terrible dont elle avait déjà honoré son mari ; mais le Turc rusé devina mieux que don Benedetto ce que la toppatelle avait dans l'âme.

— Signora, dit-il, porter une quelque chose sainte à son cou ?

— Oui, ce chapelet est béni.

— Eh bien ! une petite serment là-dessus.

— Je jure sur ce chapelet et cette croix de revenir à minuit et de partir avec toi pour Tunis.

— Mi avoir jamais eu cette confiance pour nessuno. Voici l'argent toute subite. Signora pas oublier de venir au bord de la mer, dans cette lave. Il n'y a qu'un seul sentier, pas d'erreur.

— Ne crains rien, au bord de la mer, dans cette lave, à minuit. Vite l'argent.

Le Turc compta les 200 piastres en sequins d'or, et la toppatelle disparut.

Il faut avoir essayé de pénétrer dans les champs de la lave de l'Etna pour bien comprendre ce que c'est. Le fleuve bouillant à conservé ses ondulations en se refroidissant ; on y peut à grand'peine faire quelques pas hors des sentiers, en grimpaient comme un chèvre, ou en sautant d'un bloc sur l'autre ; mais il serait impossible d'y marcher en droite ligne, et, si l'on veut suivre les petites vallées que forment entre elles les vagues de métal, on s'égare infailliblement au bout d'une minute. Si vous voulez retourner en arrière, vous ne reconnaissez plus les défilés où vous avez passé ; si vous en choisissez d'autres, vous ne pouvez prévoir quelles seront leurs sinuosités, et, si vous tâchez de vous orienter, les quatre ponts cardinaux ne servent qu'à faire voir clairement combien le labyrinthe est inextricable. En outre, il ne faut pas être sujet aux vertiges pour grimper dans ces déserts, car il se présente souvent des trous où un faux pas vous ferait tomber. Les aspérités du métal exercent l'action d'une râpe sur vos chaussures, et les mettent en charpie, si vous n'avez eu soin de les choisir épaisses et solides. Mais ce qui rendrait surtout dangereuse une excursion nocturne dans la lave qui borde le port de Catane, c'est la mer où cette lave descend, et la hauteur des cônes qui se sont pressés les uns contre les autres au moment de l'éruption, à cause de la pente du terrain et de la lutte entre l'eau et le feu. Il n'y a dans ce champ de lave qu'un petit sentier, comme le Turc l'avait fait remarquer à Agata. Ce sentier conduit au bord de la mer, après avoir traversé le désert dans toute sa largeur, qui est d'un mille sicilien, c'est-à-dire un peu moins d'une demi-lieue. Pendant le jour on reconnaît aisément le passage de l'homme, dont les pas ont produit quelque chose de semblable à de la terre végétale ; mais pendant la nuit on s'y égarerait facilement, pour peu qu'on manquât de prudence ou d'attention.

Vers minuit, à l'heure indiquée par le Turc, des jeunes gens qui jouaient à la porte du grand café virent passer une toppatelle enveloppée jusqu'aux yeux, et dont la mante flottante ne marquait plus la taille, comme à l'église ou à la promenade. L'un de ces jeunes gens, frappé de l'air mystérieux que trahissaient à la fois la toilette et la démarche, laissa ses amis pour suivre cette Dame. Il la vit traverser la place du Dôme, passer sous les arbres qui bordent le port, franchir la planche qui sert de pont au ruisseau des laveuses, et entrer dans le champ de lave. L'obscurité était profonde, et il était difficile de reconnaître le chemin. Le jeune homme s'arrêta de peur de s'y égarer, et se mit à l'entrée du sentier, persuadé que la dame inconnue y reviendrait bientôt. Au bout d'un quart d'heure, il entendit plusieurs cris auxquels répondit une voix d'homme. Il lui sembla ensuite que pendant longtemps encore la voix d'homme avait seule appelé sans recevoir de réponse ; mais la mer qui se brisait sur les écueils produisait des bruits si confus, qu'il ne put avoir aucune certitude.

Le lendemain, la fuite d'Agata causa dans la ville une sensation que le récit du jeune homme augmenta encore. On parcourut le champ de la lave dans toutes les directions. Bien loin du sentier praticable, on trouva un soulier de femme entièrement déchiré. Plus loin était un bassin formé par la mer, et l'on en retira la mante noire de toppatelle qui flottait sur l'eau. On sonda ce bassin, qui n'était pas très-profond ; mais on n'y découvrit point le corps qui aurait dû pourtant s'y trouver. Les uns ont cru

que le Turc avait laissé derrière lui ces indices, d'une fausse catastrophe, afin de détourner les soupçons ; les autres pleurèrent Agata et portèrent le deuil. Les pêcheurs de corail qui vont en Afrique affirment souvent à leur retour qu'ils ont vu la belle Catanaise, couverte de pierres, épouse légitime d'un chef barbaresque puissamment riche. Ceux qui passent à minuit près du champ de la lave entendent distinctement la voix de la défunte toppatelle qui demande du secours.

Zullino avait reçu à Naples les deux cents piastres désirées. Il acheta un remplaçant et revint dans son pays. Après avoir bien pleuré sa maîtresse, il épousa la fille d'un muletier. Les bonnes femmes disent que son infidélité lui a porté malheur, parce qu'il a perdu son premier enfant et que sa femme a été défigurée par la petite vérole.

Quant au *sposo felicissimo*, il continue à vendre des soirées et à se croire l'homme le plus fortuné et le plus important de la Sicile, c'est-à-dire de l'Europe entière.

PAUL DE MUSSET.

— *Le National*.

Un Chapitre de notre Histoire Littéraire.

LES AMATEURS DES LETTRES.

Le mot se trouve expressément dans *La Harpe* : "L'Académie, dit-il, admet les grands à titre d'amateurs." Amateurs de vers, amateurs de prose, dilettantes littéraires et Mécènes au besoin, les Grands, puisque tel était leur nom, les Grands sont, chez nous, long-temps honorés par cette généreuse inclination pour les lettres.

Les Anglais se targuent, parmi leurs auteurs, d'une soule de rois, de princes et de nobles : — " quatre-vingt-dix pairs d'Angleterre, ni plus ni moins, qui ont jeté quelques grains dans le trésor de la littérature." — Horace Walpole, comte d'Oxford, voulut pieusement se charger du soin de recueillir tous les titres littéraires de la noblesse anglaise, et, en 1761, il publia un livre fort curieux intitulé : "*A Catalogue of the royal and noble authors of England, with lists of their works*." — Vous jugez que la liste est naturellement fort ingrate ; mais Walpole avait trouvé dans la coutume savante du temps une excuse valable pour son noble catalogue : " Il y a quelques années, dit-il, que rien n'était si commun que ces divisions d'écrivains." Combien d'Allemands, de Hollandais et d'autres savans ont classé des auteurs de cette manière ! Baltazar Bonifacius a fait un recueil de ceux qui ont été amoureux de statues ; Ravius Textor, de ceux qui sont morts en riant ; Vossius, des chronologistes ; Bartholin, des médecins qui ont été poètes ; il y a des catalogues des auteurs modernes de poésie grecque, des illustres bâtarde, des traducteurs, des Français qui ont étudié l'hébreu, etc.

Les lettres françaises, moins heureuses que les anglaises, n'ont point eu jusqu'ici leur Horace Walpole ; et il ne s'est trouvé ni Baltazar Bonifacius, ni Ravius Textor qui s'ingéniait à rechercher, si par hasard, nous ne comptions pas aussi, nous, depuis Pepin-le-Bref, quatre-vingt-dix pairs de France, grands ou petits auteurs, ou seulement doués de la science difficile de l'orthographe. — "*Ils veulent me faire de la cademi...*", écrivait, par exemple, un fameux maréchal.

Le chapitre demeure donc à faire dans l'histoire de notre littérature gauloise ; et j'estime que nos marquis doivent aux futurs Walpole offrir de vers ou de prose pour le moins autant que les illustres baronnets d'ou-